

Михаило Војводић, *Петроградске године Стојана Новаковића. (1900–1905)*, Београд, 2009, 188 p.

Savant, diplomate et homme d'Etat, Stojan Novaković (1842–1915) est un exemple éloquent pour le rôle de l'intellectuel dans la vie publique de la société moderne dans l'espace sud-est européen. Modèle que l'on retrouve non seulement dans la Serbie de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, mais dans d'autres Etats de la région, Roumanie y compris (dans la personne de Dimitrie A. Sturdza, avec une carrière scientifique et politique bien ressemblante à celle de Novaković). Tandis que la Roumanie n'a pas encore une monographie dédiée à l'homme politique libéral, à Belgrade furent publiées ces dernières années, hormis un volume d'études (*Стојану Новаковићу у спомен. О осамдесетогодишњици смрти*, éditeur Andrej Mitrović, 1996), deux monographies dédiées à la vie et la personnalité de Stojan Novaković. Tous ces travaux sont de la plume du réputé historien Mihailo Vojvodić, auteur qui, grâce aux résultats de ses recherches s'identifie, presque, au nom de Novaković. Après un volume impressionnant publié en 2003 (*Стојан Новаковић и Владимир Карађић*, Београд, 617 p.), Mihailo Vojvodić attire de nouveau notre attention sur l'activité diplomatique de l'ancien premier ministre serbe. Plus exactement, sur les années passées à Saint-Petersbourg (novembre 1900 – novembre 1905) en tant qu'envoyé extraordinaire et plénipotentiaire du roi Alexandar Obrenović. C'est la fin de sa carrière diplomatique, particulièrement importante, que Vojvodić analyse dans une étude de 44 pages, publiée dans un volume antérieur (*Путеви српске дипломатије*, Београд, 1999, 246 p.).

La mission de Stojan Novaković à Saint-Petersbourg visait la mise au point des détails concernant une visite de la famille royale serbe à la Cour impériale russe. Il est apprécié comme étant la personne la plus avisée pour une mission de ce genre, comptenu de ses sentiments russophiles et du respect que l'on lui témoignait dans la Russie tsariste, en sa qualité de scientifique et homme politique. C'était, en fait, une pratique assez répandue dans cette période, dans les conditions d'un nombre insuffisant de diplomates, que de nommer à la tête de certaines délégations importantes pour l'Etat respectif, des personnalités de premier ordre. Novaković dépense beaucoup d'énergie afin d'obtenir l'appui de la diplomatie russe pour la reconnaissance de la cause serbe dans la Macédoine ottomane, par un plan de réformes, institué par les Grandes Puissances, plan qui devait améliorer le statut de la population chrétienne de la Turquie européenne. Il est question de lorsque ses démarches diplomatiques qui ont débuté à Constantinople, il s'y trouvait comme représentant de l'Etat serbe (1886–1891; 1897–1900), quand la Porte accorde le droit d'ouvrir des consulats et des écoles serbes en Macédoine, territoire qui après l'occupation, par les Habsbourg, de la Bosnie et de la Herzégovine, devient vital pour l'Etat serbe, privé d'accès à la mer, absolument nécessaire. C'est le début d'une campagne massive de propagande de l'Etat serbe, déroulée dans les provinces ottomanes, que Stojan Novaković soutient sans réserve, comme diplomate, homme d'Etat et historien. Et les intérêts de la Serbie doivent être assurés non seulement par des actions politiques mais scientifiques aussi. Le séjour dans la capitale de l'Empire russe est pour le savant serbe une bonne occasion de fouiller les riches archives de Saint Péttersbourg et d'y recueillir des témoignages inédits concernant l'histoire de son pays.

En novembre 1905 Novaković quitte une Russie changée par les événements récents (mouvements révolutionnaires, le conflit avec le Japon). Il part avec le sentiment que dans ce pays qu'il aime bien, l'appui pour les intérêts serbes est en déclin. La décision d'une retraite immédiate de la scène politique pour se dédier entièrement à la rédaction de ses mémoires n'est sûrement pas due au hasard. Il revient sur l'avant scène politique et diplomatique en 1908 et 1912, forcé par l'évolution des événements de la Péninsule Balkanique.

Le volume que nous présentons est le dernier d'une suite de monographies dédiées, cette dernière décennie, à certaines figures importantes de la diplomatie serbe de la période de l'Etat national moderne. Il suffira de rappeler les noms de Čedomilj Mijatović (Слободан Г. Марковић, *Гроф Чедомилј Мијатовић. Викторијанац међу Србима*, Београд, 2006, 483 p.), ou de Djordje Simić (Ана Столић, *Ђорђе Симић, последњи српски дипломата XIX века*, Београд, 2003, 318 p.). L'intérêt toujours plus visible des collègues serbes pour une thématique d'une telle envergure est digne de notre admiration. Ce qui ne nous empêche pas de regretter que l'historiographie roumaine soit encore déficitaire à ce chapitre.

Daniel Cain